Dans le monastère de Sainte-Radegonde, à Milan, vécut et œuvra, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, une certaine Rosalba Guenzani, religieuse bénédictine. Son nom apparaît parfois sous une graphie différente, Guanzani, Quinzana, Ganzati, mais j'adopte

Marta Morazzoni

La Note secrète

roman traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli

ici Guenzani sans hésiter. J'ai mes raisons. Sœur Rosalba fut, pendant un certain temps, la fierté du monastère, connue dans tout Milan, et même au-delà des limites de la ville et de l'État déjà aux mains des Habsbourg.

ACTES SUD

Enfermée contre son gré dans un couvent milanais, Paola Pietra, une très jeune aristocrate, y révèle un don extraordinaire sous la houlette de sœur Rosalba, sa maîtresse de chant : sa voix de contralto attire rapidement les foules, qui se pressent dans l'église de Sainte-Radegonde pour l'écouter. Cette "note secrète", lancée à travers les grilles dissimulant la captive, bouleverse un diplomate anglais nommé John Breval. Lors d'une messe, Paola s'évanouit et John lui porte secours : ce contact, à la fois bref, intense et sensuel, marque la naissance d'une passion qui va faire basculer le destin de la jeune femme et la jeter dans le "vrai" monde.

Inspiré d'un fait réel, ce roman situé au XVIII^e^ siècle affirme le talent de Marta Morazzoni, tout en retenue et en jouissance, plein d'une grâce charnelle. Et la figure de Paola Pietra, tranquillement rebelle, suscite émerveillement et questionnements encore longtemps après que les derniers accords du livre se sont tus…

MARTA MORAZZONI

Marta Morazzoni vit près de Milan. Elle est l'auteur de recueils de nouvelles et de romans traduits dans de nombreux pays. La Note secrète *a été récompensé par plusieurs prix littéraires en Italie, entre autres le prix Alessandro Manzoni 2011 et le prix Alassio centolibri "Un autore per l'Europa" 2011.*

DU MÊME AUTEUR

La Jeune Fille au turban, POL, 1988.
Une leçon de style, Herne, 2005.
L'Affaire Alphonse Courrier, Actes Sud, 2008.
L'Invention de la vérité, Actes Sud, 2009.
La Note secrète, Actes Sud, 2012.
Le Feu de Jeanne, Actes Sud, 2015.

Titre original :
La nota segreta
© Longanesi & Co, Milan, 2010

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05840-1

MARTA MORAZZONI

LA NOTE SECRÈTE

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

à Giorgio Guenzani

I

MILAN

Dans le monastère de Sainte-Radegonde, à Milan, vécut et œuvra, dans la première moitié du XVIII^e^ siècle, une certaine Rosalba Guenzani, religieuse bénédictine. Son nom apparaît parfois sous une graphie différente, Guanzani, Quinzana, Ganzati, mais j'adopte ici Guenzani sans hésiter. J'ai mes raisons. Sœur Rosalba fut, pendant un certain temps, la fierté du monastère, connue dans tout Milan, et même au-delà des limites de la ville et de l'Etat déjà aux mains des Habsbourg. Elle était connue, cette religieuse, pour avoir un don, sa voix, et un talent musical rare. Elle chantait très bien, une merveilleuse voix de soprano d'une grande étendue, elle avait autant de facilité à atteindre les notes les plus aiguës qu'à s'emparer des notes graves et sombres de la portée, qui, plus que les trilles et les ornements, font frissonner l'auditoire. La musique possède une sensualité sublime ; sœur Rosalba en était consciente et la reconnaissait partout, même dans la réitération monodique du chant grégorien, et elle en jouissait avec une vraie plénitude. Mais, le plaisir étant moins fécond s'il est solitaire, la religieuse, dans le couvent de Sainte-Radegonde, avait découvert, déniché, débusqué les potentialités musicales de ses compagnes de vocation : puisqu'elles devaient cette vocation à la voix de Dieu, pourquoi ne pas répondre à l'appel, avec un beau

timbre clair ? Pour certaines, elle dut se contenter de la bonne volonté d'un "oui" prononcé à voix basse, mais elle découvrit, chez d'autres, de fascinantes nuances de timbre, qu'il eût été criminel d'enfermer dans le secret du monastère ; qu'elles chantent pour louer Dieu, et pour Dieu, était beau et juste, mais que le commun des mortels aussi entende le miracle de leur harmonie, c'était un acte de charité que l'Eternel aurait sûrement approuvé. Sœur Rosalba avait un double mérite, car à la qualité de sa voix, elle ajoutait un vrai talent d'enseignante : une fois reconnue la chanteuse en puissance, quand la voix est encore enveloppée dans le brou vert, elle la dégrossissait avec une sagacité experte, elle en prenait soin et la construisait méthodiquement. Il y a une différence énorme entre un chant à l'état de nature et un chant techniquement au point ; je crois qu'il m'est arrivé d'y faire allusion ailleurs, mais je reviens là-dessus, car je tiens à souligner le travail qui mène à la formation d'un chanteur : lorsqu'il nous arrive d'entendre un air soutenu par une bonne technique et que les notes sont rondes et bien façonnées par le gosier, le plaisir va de l'oreille à l'âme et, de l'âme, revient aux cinq sens, pour les plonger dans une extase attentive. Aucune autre forme d'art, vraiment aucune, ne peut aller aussi loin. C'est ainsi que les messes de Sainte-Radegonde devinrent, en relativement peu de temps, une attraction pour le Milan sensible et cultivé : allaient à l'église même les athées dont la spiritualité, ne pouvant se raccrocher à une foi transcendante, était à son aise dans la force et dans la grâce de la musique, et dans ces voix si raffinées.

A sœur Rosalba, un matin de février, on confia, avec toutes les recommandations dues à sa noble origine, mais surtout avec la prière de la suivre de

près car elle était pleine de vivacité, une adolescente de treize ans, d'aspect agréable bien que pas encore défini. Elle pouvait devenir une merveille de femme ou ne pas éclore du tout ; pour le moment, elle ne ressemblait qu'à un bourgeon ombrageux et mécontent d'avoir été déménagé du quartier Sainte-Marguerite au monastère de Sainte-Radegonde. C'était la petite comtesse Paola Teresa Pietra, bien connue de sœur Rosalba, parce qu'elle appartenait à une illustre famille de la ville, et qu'elle était orpheline de mère depuis deux ans ; selon la *vox populi*, elle était passée entre les mains d'une peu aimable belle-mère. Dans les couvents, tout se sait, et il est rare qu'une religieuse, surtout une abbesse compétente, soit prise de court. La nouvelle venue était attendue depuis quelque temps et sa place déjà assignée. Son riche bagage trouva place dans une des meilleures chambres du bâtiment, où la mère supérieure lui avait réservé une généreuse situation d'intimité, au moins pour le premier mois, afin qu'elle s'habituât graduellement, et sans brutalité, à la nouvelle histoire dans laquelle, indépendamment de sa volonté, elle se trouvait placée. Ce passage lui semblerait ainsi plus facile. Le fait de la confier à sœur Rosalba était aussi une manière de ne pas rendre sa situation plus rude.

Combien de personnes, en me lisant, se disent sans doute qu'un illustre prédécesseur flotte autour de moi, que je ferais mieux d'en démordre pour éviter une comparaison qui me serait fatale ! Mais j'ai l'avantage de me sentir tellement inférieure au second terme de la comparaison que je n'ai aucune crainte à m'exposer. Comment dire ? Perdue pour perdue, autant jouer la partie jusqu'au bout. Et puis, cette histoire se déroulera de manière totalement différente : un siècle n'était pas passé pour rien, sur les jeunes filles de Milan.

La sœur chanteuse avait dépassé depuis peu le seuil de la quarantaine, et pour l'époque, elle aurait pu être plus la grand-mère que la mère de la petite comtesse Pietra ; mais elle avait une physionomie encore jeune, une peau lisse et claire, les yeux vifs de qui a une idée en tête et la conviction de pouvoir la réaliser. Approcher la méfiante Paolina ne fut pas chose aisée ; elle était encore très jeune, mais dotée d'un tempérament rancunier, elle cultivait certaines obscures vengeances autour desquelles elle pouvait rêver, et elle était convaincue, en partie à juste titre, que le monde ne lui était pas favorable. Lorsqu'elle fut invitée à participer au chœur des adolescentes qui chantaient les laudes du matin, des débutantes encore à former, elle répondit sèchement qu'elle préférait les réciter, les laudes, et qu'elle ne savait ni ne voulait rien savoir en matière de musique. Il faut dire, et sœur Rosalba le savait, que Paolina était dans sa phase de puberté et que les premiers troubles menstruels, inexplicables et douloureux, pour elle comme pour ses compagnes, l'isolaient encore plus et la renfrognaient, entre la peur d'une maladie mortelle et la sensation, totalement physique, qu'il s'agissait, au contraire, d'un signe de vie. Le fait que, sans grands discours, les sœurs l'eussent dotée de petits linges blancs pour la protéger des hémorragies dont elle souffrait par moments l'amena à penser qu'elle n'était pas la seule dans ce cas, et qu'il n'y avait rien à craindre. Quoi qu'il en soit, elle ne partagea son secret avec aucune de ses compagnes de claustration. Mais ce fut justement autour de ces premières périodes de malaise et d'inquiétude que Paolina ressentit, entre les mystérieuses métamorphoses de son corps, une vague sensation d'énergie, à diriger elle ne savait comment. Nous ne disposons d'aucun document précis pour savoir comment elle finit par céder aux

sollicitations de l'aimable sœur plus âgée ; nous ignorons si celle-ci se livra à une cour, assidue et affectueuse, ou si Rosalba Guenzani avait plutôt choisi de laisser l'adolescente à elle-même, l'allé-chant plus par le silence que par la sollicitation. Paolina Pietra participait, derrière la grande grille du monastère, aux messes dominicales dans les-quelles triomphait le chœur de ses compagnes adultes, et la voix soliste de la soprano ; de là où elle était, elle les voyait absorbées dans le chant et, si elle ne voyait encore rien de ce qu'il y avait dans l'église, elle entendait le bourdonnement des gens, et percevait plus encore le silence attentif au miracle des voix, à l'instant qui précède l'attaque du chœur. En jeune fille sensible et imaginative qu'elle était, elle commença à s'identifier au frisson de participa-tion qui s'élevait de la nef. Elle médita sur la force d'attraction du chant, jusqu'à être piquée de jalou-sie à l'égard de ces voix qui captaient une si grande attention : au-delà de la grille se trouvait le monde, suspendu par un fil aux enterrées vives dont elle faisait partie.

La messe solennelle de Pâques lui donna le coup de grâce : la voix de sœur Rosalba avait parcouru le trajet qui va de la passion du Christ à l'apothéose de la Résurrection, en chantant le *Credo* dans lequel elle avait une puissante partie de soliste. Dans l'église de dimensions modestes se pressait une foule qui, insouciante du peu de confort du lieu, suivait, ravie, la voix qu'elle connaissait dans les solos et que, peut-être, elle reconnaissait, dans la mer harmo-nique du chœur. Dans deux mois, Paolina aurait quatorze ans, elle était destinée à vivre parmi les bénédictines, qu'elle le veuille ou non ; en dernière analyse, ce qu'elle avait vu du monde – le monde étant la maison sombre de son père – l'amena à penser que le monastère n'était pas la pire des

conditions. Sœur Rosalba était, derrière la grille, le centre d'une attention absolue ; Paolina ne se souvenait pas d'une seule dame, parmi les fréquentations de sa famille, dont la renommée dépassât celle de la petite religieuse invisible. Elle se recueillit sur le prie-Dieu, le visage entre les mains, et vagabonda autour de sa propre voix, qu'elle savait désagréable : elle était grave, et même voilée par une raucité sans grâce. A vrai dire, elle ne s'était jamais confrontée à son propre chant hors du couvent, elle n'y avait jamais songé, et à la maison, il n'était dans les habitudes de personne de chanter. Sœur Rosalba ne lui avait plus rien proposé, elle lui souriait si elle la croisait dans les couloirs car c'était, par nature, une femme affable, mais elle ne manifestait aucun intérêt pour Paola, qui avait rejeté ses premières propositions. Le lundi de l'Ange, la célébration devait être moins solennelle, mais de même que, dans un spectacle, la demande du public conduit à prolonger d'un jour le programme des représentations, ainsi, la réputation du chant des bénédictines avait sollicité une messe chantée peu canonique, même pour une fête mineure. Comme le jour de Pâques, avec la confusion entre dévots et spectateurs, mais cette fois, dans les arrières du chœur, Paola Pietra écoutait avec une oreille différente. Quand, dans le réfectoire, eut lieu le déjeuner distingué pour le lundi de l'Ange, l'adolescente s'éloigna de ses compagnes qui manœuvraient en direction de la table des pâtisseries, et elle s'approcha de la sœur. Elle l'appela, fit une petite révérence et, d'une voix fort hésitante, lui demanda si elle pouvait passer, un jour prochain, un examen de chant.

— Mais oui, mais oui, quand vous voudrez, très chère enfant, peut-être sans se souvenir que la demoiselle, récemment, avait prononcé un "non"

catégorique. La jeune fille s'attarda sur ce "très chère" qui lui parut un signe de considération, et qui était au contraire une manière cordiale, pour la religieuse, de s'adresser à toutes ses compagnes de claustration. Elle avait fait quelques pas vers le blanc troupeau autour de la table, mais elle s'arrêta et se tourna de nouveau vers sœur Rosalba : "Quand ?"

Ce fut le mercredi suivant, l'après-midi ("Le matin ne convient jamais vraiment à la voix, même si nous, nous devons nous y faire", avait-elle dit, en connaisseuse, à la candidate). Dans une pièce du couvent donnant sur le jardin intérieur, sœur Rosalba accueillit Paolina avec une gentillesse expéditive : "Allons, écoutons ! Essayons avec un accord", et elle s'assit dans un angle de la pièce, brandissant un instrument qui semblait bien peu adéquat pour une femme – alors vous imaginez, pour une religieuse ! – un violoncelle à la caisse de résonance claire. La religieuse écarta les jambes et posa sur la gauche l'instrument qui comprima les plis de son large habit, tendit l'autre jambe, découvrant un bas de laine blanche épaisse, qui alourdissait une cheville que l'on aurait pu qualifier – qui sait ? – de fine et d'élégante. Paolina la regarda, troublée. Sœur Rosalba joua quelques arpèges avec son archet et produisit un son un peu plaintif et laborieux, puis elle alla chercher une note précise qui lui servait pour accompagner la voix de l'adolescente. "Essayons avec l'*Amen* final de la prière de louanges, vous le connaissez sûrement." Elle attaqua l'accompagnement et fit signe à la jeune fille d'entonner le chant. Aucun son ne sortit de la bouche de Paolina. Elle regarda son professeur, désemparée : bouche bée, aphone, elle ne faisait pas belle impression, et sans besoin de miroir, elle se vit avec l'air stupide d'un

poisson au ras de l'eau, agonisant. Elle baissa la tête, le visage rouge et les yeux brûlants.

— C'est normal, dit sœur Rosalba. Maintenant, je reprends l'accord, et tu vas y arriver.

Elle était passée au tutoiement, sans préambule, et avait de nouveau posé la main sur l'archet, pendant que la jeune fille tentait de l'arrêter et de lui dire que c'était inutile. Elle secouait encore la tête, Paolina, quand le violoncelle l'enveloppa, et elle lança son *Amen* modulé, sans même se rendre compte que la nonne l'entonnait avec elle. A l'oreille de l'experte, la voix de la jeune fille parut empâtée, mais le timbre n'était pas laid, plutôt sombre, et grave.

— Reprenons, lui dit-elle, sans cesser de regarder son instrument.

Cette fois, elle laissa Paolina seule, et la voix sortit tout entière, aussi impure qu'avant. Entre le gémissement du violoncelle et la voix de la chanteuse, il semblait n'y avoir qu'un fil instable, mais la religieuse crut y entendre une affinité de tons. Elle recommença, et Paolina attaqua avec précision. Tout est à construire, se dit sœur Rosalba, mais sur un beau terrain.

Elle vit s'ébaucher une des plus belles voix parmi celles, et elles étaient nombreuses, dont elle s'était occupée ; une voix étrange et sombre, d'un tempérament dramatique qui aurait davantage mérité la scène qu'une place quelconque dans un chœur. Un contralto d'une rare puissance. Une qualité virile à peine atténuée par une inflexion plus douce. Elle l'introduisit, environ un mois après ces premiers essais, dans le groupe choisi des sœurs chanteuses sans mettre en relief, ni devant Paola ni devant les

autres, la particularité de l'adolescente ; humbles elles se devaient d'être, toutes dans les rangs de leur sacerdoce, et l'humilité aurait été mise à mal par la découverte de certains reliefs. Et puis, les monastères de femmes pouvaient être des repaires moelleux pour l'envie et l'animosité, en dépit d'un vocabulaire toujours adapté à l'habit. Elle ne dit rien, sœur Rosalba, bien qu'il eût suffi d'un essai sur un morceau de Haendel pour balayer les doutes. La voix de la petite Pietra était comme son nom : solide et définitive.

Elle la fit débuter (ce verbe est entièrement de la responsabilité de l'auteur. Le concept mondain qu'il sous-entend ne pourrait jamais lui donner droit de cité sur les lèvres chastes d'une nonne) dans le chœur en public, durant la messe du premier dimanche de l'Avent, une dizaine de mois après l'arrivée de Paolina parmi les bénédictines de Sainte-Radegonde. Elle la garda quasiment cachée entre les voix plus mûres des autres ; les premières fois, elle lui demanda même de ne pas forcer l'émission des notes, et pourtant, elle qui gouvernait et dirigeait le chant entendit émerger, parmi les voix auxquelles elle était habituée, la consistance de roche du contralto, sur lequel reposait la trame plus fine des sopranos. Pour le moment, elle était la seule à connaître cette nouveauté, mais, parmi les connaisseurs qui remplissaient la nef de Sainte-Radegonde, d'autres entendraient la force de cette nouvelle greffe, et elle, sœur Rosalba, ne comptait pas la garder étouffée plus longtemps. Nature et culture, ici, réclamaient leur dû.

*

— Eh bien, ma révérende mère, notre plus jeune sœur, Paola Pietra, a un don que nous ne pouvons pas tenir secret, sauf à refuser, en quelque sorte, au monde, de connaître un signe de la puissance de Dieu.

Ce fut en ces termes que, quelques jours après la célébration de Noël, sœur Rosalba s'adressa à l'abbesse qui ne savait si elle devait interpréter comme bon ou mauvais le signal que sa subordonnée lui mettait sous les yeux, avec une telle détermination.

— Que voulez-vous me signifier par cette phrase… péremptoire ? La jeune fille nous a été confiée pour que nous en fassions une religieuse à l'abri des dangers du monde, obéissante et satisfaite par la louange vivante à Dieu que chacune de nous doit, et veut être. Quoi d'autre ?

— Dans le cas présent, révérende mère, il s'agit d'autre chose.

La supérieure était une femme encore relativement jeune, grande et statuaire, elle parlait de manière persuasive, avec une lenteur recherchée, et fixait son interlocutrice avec un regard naturellement oblique et un sourire étudié, qui étirait ses lèvres minces. Elle jouissait de qualités diplomatiques innées, dont la moindre n'était pas une hypocrisie subtile, et elle était la préférée du chanoine, un prêtre autoritaire et ombrageux, qu'elle parvenait à amadouer en arrondissant les angles ; quant à lui, il le lui rendait à sa façon. Une fois, à l'occasion d'un problème épineux que la supérieure avait résolu avec grande habileté et diplomatie, il lui avait dit publiquement, sur un ton appuyé : "Je vous remercie, ma mère, pour votre douceur." Elle avait accueilli la remarque en penchant humblement

la tête, sans parvenir, toutefois, à masquer son triomphe. Tout cela pour dire que, au-delà de la légère antipathie de l'auteur à l'égard de cette femme aux vertus diplomatiques, chez elle, le souci d'un excès de popularité autour de la communauté des sœurs n'était pas injustifié, et plus encore lorsqu'il s'agissait d'une chanteuse novice. Et une novice d'une telle réputation ! Jusqu'ici, son art avait consisté à ne jamais encourir le moindre soupçon d'erreur de la part des autorités supérieures, et elle n'entendait pas s'écarter de cette ligne.

— C'est une jeune fille qui nous a été confiée par sa famille, je le répète, et nous avons entre les mains le soin d'un trésor d'innocence que nous ne pouvons exposer…

— Dans un an, révérende mère, la voix de cette jeune fille, qui sera alors une jeune femme – et la révérende mère parut souffrir un peu de l'ombre que cette jeune femme en puissance projetait – se développera et explosera. Elle a rapidement appris beaucoup de choses, des malices et des finesses qui ne viennent au jour que s'il y a une vocation.

— Il n'y a ici qu'une seule vocation, ma sœur, une seule. Ne me faites pas regretter d'avoir donné mon accord à cette chose, ce chœur, qui pourrait devenir plus important qu'il n'est convenable.

Entre les deux religieuses, il n'y avait que quelques années d'écart, mais elles avaient bien peu en commun : l'abbesse avait craint, plus d'une fois, la rechute mondaine du chant ; à présent, elle la craignait plus que jamais, et, de son point de vue, à juste titre. Alors que sœur Rosalba, qui était passionnée par son entreprise au point d'oublier, au-delà des formules convenues, le contexte dans lequel ladite entreprise avait grandi, allait jusqu'à rêver d'un duo, elle soprano, Paolina contralto, peut-être dans un morceau de Monteverdi, quelque chose de

profane. Elle comprit juste à temps que ce n'était pas le moment, garda pour elle ses espoirs et ses fantaisies et, pour cette fois, se retira en bon ordre.

Vue de l'extérieur, Paolina avait beaucoup changé : elle avait grandi et s'était développée, au point qu'on lui avait donné un nouvel habit pour mieux contenir les formes plus qu'ébauchées d'un corps que l'on devinait attrayant ; elle perdait même progressivement la moue de l'adolescente insatisfaite. La vie conventuelle, tournant sur son pivot de prières et de récitation des heures, la touchait sans la toucher : elle participait à tout, comme il se doit, priait à voix haute et même – pourquoi pas ? – dans son cœur, mais désormais, elle pensait surtout au chant. Sœur Rosalba lui avait donné une raison de vivre qu'elle n'aurait jamais espérée dans la maison sombre de son père, dans le monde des aristocrates qu'elle avait à peine eu le temps de connaître, et surtout pas aux côtés d'un mari potentiel. Elle travaillait son rôle de contralto dans le chœur avec un engagement total, et en même temps, avec une espèce d'humilité. Elle étudiait la partition que sœur Rosalba lui avait confiée à la fin de l'essai, s'adonnant librement et avec mesure aux roulades et à l'expressivité requise pour sa partie. Une fois, elle se surprit à accompagner du bras sa propre voix : cela ne lui était jamais arrivé auparavant, mais cette manière d'offrir les notes en se tendant vers un public inexistant l'aidait à calibrer son effort. Un jour, pendant une répétition, son professeur la surprit dans cette attitude, étrange pour une nonne. Sûrement dangereuse aux yeux de la mère supérieure, mais si spontanée que sœur Rosalba n'eut pas le courage de la réprimander. Elle sentit que, parmi les nonnes,

quelques-unes souriaient et échangeaient des regards entendus ; elle se demanda si elle devait, une fois de plus, étouffer l'élan de sœur Paola, puis se dit que non. Mais, la nuit suivante, elle dormit peu et mal : une oppression et l'incertitude de l'avenir, telles qu'elle ne les avait jamais ressenties depuis qu'elle avait prononcé ses vœux, l'assaillaient, d'une multitude de coins de sa tête : l'idée la plus insidieuse était que la petite Pietra ne prendrait pas racine au couvent.

Et pourtant, si nous sautons de l'esprit confus de sœur Rosalba à celui, serein, de Paola, nous découvrons que, deux cellules plus loin, couchée sur un lit de crin, la jeune aristocrate rêvait, tranquille et sûre d'elle-même, dans le sillon de cette vocation mêlant religion et musique.

Un jour non attesté avec certitude du mois de juin 1736, environ trois ans et demi après l'entrée de Paola au couvent, arriva à Milan un homme qui suscita une grande curiosité parmi les bien informés et les nobles de la ville, un homme qui venait de Londres pour une mission auprès de l'archiduc d'Autriche ; où plutôt, c'était ce dernier qui lui avait trouvé un bon logement dans une maison de la rue alors appelée *Corsia dei Servi*. Homme intéressant, sinon beau, plutôt aisé et plus très jeune, intrigué par les aspects les moins connus de la ville où il devait séjourner environ un an. "Plus très jeune", pour être clair, signifie qu'il avait dans les trente-six ans. Entre-temps, Paolina en avait eu dix-sept. Non, je ne la fais pas intervenir sans raison : comme il arrive dans toutes les histoires, si cet homme entre sur la scène milanaise, dans la *Corsia dei Servi*, à deux pas de Sainte-Radegonde, et si, disons-le, l'auteur en parle, c'est parce que les

lignes parallèles de leurs vies sont destinées à se croiser. Non que l'on soit pressé que le fait se produise, mais on s'est, comment dire ? mis en alerte. Nous savons qu'il s'appelait John Durant Breval, ce nom jouissait d'une certaine notoriété parmi les chargés de missions diplomatiques, mais, pour la plupart des gens, il n'était pas ce que l'on appelle un homme célèbre ; du reste, l'archiduc pouvait avoir de bonnes raisons de protéger un peu plus longtemps l'incognito du nouveau venu. Certes, ce n'était pas un diplomate de haut rang, mais il était chargé d'une tâche importante, qu'il gardait soigneusement cachée.

Il y avait, à l'époque, des gens qui aimaient beaucoup Milan. Ce n'était pas, ce ne sera jamais, une ville d'un charme aussi immédiat que Rome, elle n'était pas aussi salubre que Naples, et nous pourrions continuer longtemps en la comparant aux autres villes italiennes qui la dépassaient ; mais enfin, elle plaisait aux Anglais, du moins à quelques-uns d'entre eux. Du brouillard comme à Londres, mais dans les belles journées, la silhouette toute proche des montagnes enneigées et, plus proche encore, la ligne des collines entre la Brianza et le Varesotto, choses qu'un Londonien n'avait jamais sous les yeux dans sa patrie. Notre Breval découvrit aussi la région et la parcourut avec plaisir durant de longues promenades en voiture et à pied. Il était grand, ses longues jambes le supportaient durant des trajets parfois fatigants, et, le plus souvent, solitaires. Il n'avait avec lui personne de sa famille, c'est-à-dire une femme et deux enfants restés dans la patrie auxquels il écrivait ponctuellement des lettres où il ne faisait jamais allusion aux motifs de sa mission, mais où il était question de paysages, de villes et de connaissances locales, toutes très aimables mais au-dessus de tout

soupçon et jalousie pour Mrs Marianne Breval. Ces lettres sont conservées dans les archives familiales, dans un immeuble du quartier de Holborn à Londres, et furent longtemps un objet d'étude, pour des raisons que nous dirons en temps utile. Peut-être.

Ce à quoi il est logique de s'attendre, dans une histoire proche du roman, telle qu'elle se présente ici, c'est que sir John Durant Breval soit poussé par le hasard vers l'église du couvent de Sainte-Radegonde. Voilà ce qui, parfois, m'agace dans un roman : l'évidence, même si l'habileté se joint à l'inventivité, l'évidence, disais-je, des ficelles que l'on tire pour conduire une histoire à son terme. Ou peut-être ai-je perdu, avec le temps, l'élan crédule qui suscite la crédulité des autres. C'est la parenthèse d'un découragement passager qui, je le suppose, disparaîtra dès que le personnage désormais fascinant et encore innocent de Paolina Pietra se remettra à danser dans mon imagination, et à chanter pour les oreilles admiratives de l'Anglais.

Il se produisit un fait, plus exactement, LE fait se produisit à la messe solennelle de l'Assomption de la Vierge, le 15 Août. Dans un Milan chaud et humide, qui n'avait pas grand-chose à offrir pour distraire de l'ennui et de la chaleur, la messe chantée des religieuses pouvait constituer un dérivatif, même pour un anglican à la foi incertaine, les jours où la compagnie faisait défaut. Il alla à la messe chantée comme on irait au théâtre, et il était dans le vrai : le rite de la messe est du théâtre à l'état pur, et qui y croit en est acteur, qui n'y croit pas est spectateur et suit pas à pas les séquences d'une

mise en scène ponctuelle (comme pour la parole, non ?), d'une dramaturgie parfaite qui se répète, à l'identique, depuis des siècles. Du reste, plusieurs siècles après cette cérémonie particulière lors d'un lointain mois d'août milanais, il m'arriva d'entendre une personne d'une rationalité éclairée et d'un laïcisme convaincu dire qu'elle trouvait intéressants, et, plus qu'intéressants, beaux sur le plan émotionnel, les rites célébrés par l'Eglise catholique. L'œil humide d'émotion, mais critique et détachée, cette personne disait éprouver une espèce de plaisir tranquille à assister à un spectacle aussi démocratique, naturellement en se gardant d'y participer : l'engagement matériel, fait de mots et de gestes, de génuflexions, de signes de croix, de petits coups de menton sur la poitrine pour dire le repentir, est le propre des acteurs ; au spectateur l'humeur molle, cérébrale, de qui apprécie un acte unique, joué sur scène à dates précises. L'auteur a considéré, en l'occurrence, qu'accuser l'Eglise, comme le font certains, d'avoir démantelé en son temps le théâtre n'est pas réaliste. Elle a juste tenté une des plus grandes réformes de la scène qu'on puisse imaginer, et durant une longue période, elle a occupé le terrain avec vigueur et prestige. Puis, elle aussi a dû céder face à son époque, et à la concurrence d'autres scènes.

Mais revenons à la messe pour l'Assomption de la Vierge, un 15 Août d'il y a longtemps. Il découvrit, sir John, que c'était une messe particulière, du théâtre, certes, et d'excellente qualité, car on y célébrait, de manière inaccoutumée et par des voies totalement exceptionnelles, des funérailles. Il s'agissait d'une dame d'un certain âge, une cinquantaine d'années, que le monde milanais connaissait bien car elle avait été, autrefois, excentrique et charitable ; ce serait une digression trop longue que de

parler d'elle ici et maintenant, alors que nous ne racontons qu'une étape de l'histoire. La dame était dans le cercueil placé au centre de la nef, en un jour férié qui la voyait héroïne de la cérémonie, entourée d'une myriade de parents, amis et connaissances, telle qu'elle n'en avait jamais vu, même le lointain jour de son mariage. Car il faut dire que les funérailles ont l'avantage, par rapport aux mariages, d'être des cérémonies ouvertes, sans besoin d'invitation, et si la réputation va de pair avec la curiosité, eh bien, l'espace d'une église comme celle de Sainte-Radegonde ne pourra que se remplir, telles les alvéoles d'une ruche, la nuit tombée. Quand sir John eut franchi le seuil de l'église avec une large avance sur l'heure de la messe, parce que c'était un homme respectueux de la ponctualité, et parce qu'il était fatigué par le ciel opaque de Milan et cherchait la fraîcheur, il s'étonna de trouver le catafalque déjà installé au centre de la nef, avec l'odeur pénétrante des fleurs de lys et les voix de quatre sœurs à genoux psalmodiant sur les côtés du cercueil ; elles récitaient une prière au rythme répétitif, accéléré et ascendant dans la première partie et descendant dans la seconde, où les tons s'éteignaient. En bon Anglo-Saxon, il n'avait, évidemment, aucune familiarité avec cette mélopée subtilement tourmentée qu'est un rosaire.

Les quatre religieuses étaient enveloppées dans les voiles noirs qui cachaient aussi leur visage, de manière que la claustration, conçue comme une barrière entre elles et le monde, ne soit pas atténuée, même au cas où un devoir de piété les eût exposées aux yeux du peuple. Lequel peuple, en ce début d'après-midi du 15 Août, se limitait à la personne de sir John, assis sur un banc juste derrière la sœur de gauche. Assis, à vrai dire, comme s'il se trouvait dans la salle d'attente d'un ministre.

Il écoutait et suivait le cours indéchiffrable de la litanie, les voix bien orchestrées et compactes, à une première écoute, et s'abandonnait presque, bercé et gêné à l'idée de glisser inopinément dans le sommeil. Quatre silhouettes identiques, agenouillées et aux traits cachés, à première vue. Mais en réalité, il était très tôt, et sir John, seul dans ce lieu et sans distraction, finit par se concentrer sur les statues noires qui, de minute en minute, lui paraissaient de moins en moins identiques et indistinctes. Malgré l'ampleur de la robe, l'une d'elles lui donna l'impression d'être plus osseuse et courbée dans sa prière, une figure de cire qui s'inclinait lentement vers le sol ; une autre était plus gracieuse dans sa pose et, nonobstant la pénombre, elle laissait voir des mains soignées et jointes, en un geste recherché. Il ne voyait absolument pas celle de l'autre côté du catafalque, plus près de l'autel. Mais derrière elle, la dernière compagne avait, par une distraction étourdie, laissé visible un pied chaussé d'une sandale, et son habit monacal, légèrement retroussé, révélait une cheville très fine et un talon qui n'était pas encore devenu rêche. Une jeune fille, et non une femme du peuple, sans doute. La litanie du rosaire parut prendre un ton plus agité, et, en faisant un effort, sir John commença à démêler le nœud compact des voix et à tenter de les distinguer, difficilement. Ce n'était pas simple : les quatre femmes démarraient en même temps et les tons s'élevaient, amalgamés. La voix de la jeune fille demeurait un mystère, tout comme son visage et son corps enveloppé de noir. Il renonça à cette entreprise et se perdit de nouveau dans les limbes de l'église sombre. Il ne s'était même pas rendu compte que les gens commençaient à entrer, et étaient maintenant assis derrière lui. Peut-être certains se dirent-ils aussi que ce monsieur, là, si près du cercueil, était un ami

intime de la bizarre dame défunte. Les religieuses récitaient le rosaire, l'église se remplissait, et un bourdonnement diffus s'étendait, formant un contrechant avec les voix des nonnes. Les Milanais entraient par vagues et s'arrêtaient, hésitants, au son des voix, puis une voix féminine derrière sir John entonna à son tour le rosaire, en accord avec les orantes à genoux. A cinq heures de l'après-midi, l'église était pleine. La cloche de l'introït sonna, et le chanoine sortit de la sacristie, paré pour la célébration. Au bruit des bancs, accompagnant le mouvement des gens qui se mettaient debout dans la nef, l'Anglais se secoua de sa torpeur et se leva à son tour. Seules les quatre religieuses, à présent silencieuses, restèrent à genoux, tête basse. Sir John pensa aux esclaves autrefois condamnées, quand la reine mourait, à la suivre dans la tombe. Il y eut un instant, pas plus d'un instant, entre cette pensée et le bruit sourd d'un corps qui s'abat par terre. La sœur à la cheville fine n'avait pas résisté.

Le bruit, plus qu'un bourdonnement, s'amplifia dans l'église, mais personne ne bougea pour secourir la religieuse évanouie. Sir John fut le seul à quitter son banc ; il courut vers la femme tombée à terre. Il est vrai que, autour de lui, s'étaient postées, tel un rempart, les trois autres religieuses, mais la fougue de l'Anglais les balaya. En vérité, il n'eut qu'un instant pour agir, et aussitôt les nonnes, ayant retrouvé la force et la lucidité nécessaires, le repoussèrent à leur tour : muettes et déterminées, le voile toujours baissé sur leur visage, elles s'opposèrent à sir John et l'écartèrent, si bien qu'il eut à peine le temps de poser une main sur l'étoffe de la robe noire qui enveloppait l'évanouie, et d'apercevoir, par un pan déplacé du voile, un visage très

jeune et pâle. Belle ou laide, il eût été incapable de le dire. Les trois femmes tentèrent de soulever leur compagne dans leurs bras, mais elles se déplaçaient mal et se gênaient réciproquement, dans le silence général qui semblait durer depuis une éternité dans l'église, où même le chanoine n'avait pas bougé de l'autel. Sir John trouva insupportables ce silence et cette mollesse – c'est ce qu'il pensait, lui qui savait bien peu de choses en matière de claustration – de la part des gens, et du curé qui attendait impitoyablement que la scène soit dégagée pour célébrer son rite. Cela lui parut incroyable, et il s'avança, revint à la position d'où il avait été délogé et souleva entre ses bras la religieuse toujours évanouie. Puis, ayant jeté un coup d'œil alentour, il devina où était la porte de la sacristie et se dirigea vers celle-ci d'un pas décidé, soutenant son fardeau avec une certaine grâce. Quelqu'un, il ne sut pas bien qui, lui ouvrit le battant et le fit entrer dans une pièce sombre et encombrée d'armoires ; une seule chaise haute, dans un coin, lui parut un point d'appui correct pour la malheureuse jeune fille, qui ne revenait toujours pas à elle. Il l'y posa et fit davantage : il souleva son voile afin qu'elle ait un peu d'air. C'était une adolescente au visage pâle et à la bouche tendre et sensuelle, légèrement ouverte et qui râlait imperceptiblement. Peu après, sir John fut invité par une main ferme (masculine ? féminine ? il aurait été incapable de le dire) à quitter la pièce. Quand il rentra dans la nef de Sainte-Radegonde, la messe funèbre avait commencé, et un nuage d'encens cachait le catafalque de la noble dame, livré à lui-même. Sir John reprit la place qu'il avait quittée quelques instants plus tôt. Il consulta sa montre de gousset. Toute la scène n'avait pas duré plus de cinq ou six minutes.